

Chez nous : le Flon : dédié aux Lausannois

Autor(en): **Niche**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215611>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

en lui portant des coups aussi vigoureux que ses convictions de l'heure.

Le petit village de Poirel est l'une des perles du Jorat. On y jouit d'une vue superbe sur les Alpes. Son maréchal a l'âme poétique, ce qui arrive à la campagne bien plus souvent qu'on ne pense. Malbout était sorti de l'école, fier de ce que, à la visite, il avait été interrogé sur Guillaume Tell, — on ne disait pas encore Tell tout court. — Comme c'était sa figure favorite, avec celles de Winkelried et de Nicolas de Flue, il avait très bien exposé son sujet et obtenu la note maximum *un*. Puis, sa jolie voix de soprano se muant en baryton sonore devait lui conquérir pas mal de suffrages quand il chantait *O monts indépendants*, ou pleurait *Ma Suisse chérie*.

A Poirel on lit la *Revue*. Un jour Malbout trouva par hasard sur le pas de sa porte un numéro du *Droit du Peuple* et un numéro du *Berner Tagwacht*. — Tiens, se dit-il, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son !

Tandis que les braves agriculteurs de l'endroit, de retour des champs, faisaient un petit bout de coter leur après avoir mangé la soupe du soir, le maréchal Malbout alluma sa pipe et prit connaissance des deux journaux dont grâce à son talent bilingue naturel il absorba la substance savoureuse. Alors ses yeux s'ouvrirent, il eut des éblouissements, tant la clarté était vive; tour à tour il voyait rouge et noir et bientôt un bolchéviste serrant la main de l'ex-général. Oh ! quel beau geste de réconciliation; c'était le symbole d'une patrie reconstruite sur de nouvelles bases, assez solides pour défier les redoutables fantaisies éventuelles de la Société des Nations. Dès lors, il fallait voter non et il fallait faire de la propagande dans ce sens. On citait déjà deux ou trois convertis.

Le jour de l'Ascension, passant au lieu où l'on exerçait la pompe du village, Malbout, le regard fixé sur un petit manifeste, reçut, par inadvertance sans doute, une giclée qui le fit choir sur son derrière. Il se releva prestement et, montrant à ceux qui étaient accourus le papier gluant : « Si vous ne voulez pas que la Société des Nations brûle notre village, vous voterez comme moi, vous voterez non, car... (et ici devrait s'intercaler le texte qu'il lut, tiré d'une proclamation éditée par les non accessionnistes).

Je viens de consulter les résultats... A Poirel, rien que des oui, sauf un *non*. Cette note maximum enorgueillit Malbout : « J'ai fait ce que j'ai pu, tant pis pour ceux qui ont voté oui, tant pis pour nous ! » Et demain comme hier il façonnera le fer rouge après avoir mis au feu le fer noir, qui deviendra rouge...
Jean de la Cerjaulette.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

LA Chronique de La Vallée, de laquelle sont extraites ces lignes, raconte ainsi l'origine de l'industrie dans ce district :

« En 1706, à la suite d'une longue sécheresse, le feu dévora une partie des forêts de La Vallée, situées à l'Orient-de-l'Orbe. L'incendie dura plusieurs jours et ruina les familles qui se livraient à l'exploitation forestière. Mais de ce mal sortit un bien, l'industrie, car il fallut alors chercher les moyens de vivre.

« Les arts et l'industrie commencèrent à s'introduire dans la contrée. L'écriture se perfectionna; plusieurs jeunes gens s'instruisirent pour pouvoir ensuite instruire les autres dans les écoles. Quelques-uns apprirent les métiers de tailleur, de cordonnier, de menuisier.

« C'est aussi à cette époque qu'on fit les premières horloges en bois. Jusqu'à ce temps, on comptait les heures, le jour, par le passage du soleil et de l'ombre dans les cheminées, et, la nuit, par l'inspection des astres. Bientôt on fabriqua des horloges en fer et en laiton, des couteaux, des rasoirs, des serrures, des boucles, des fusils.

« On établit des jardins à légumes; les femmes apprirent à tricoter. Auparavant, on ne portait point de bas, mais des guêtres larges et sans boutons, qui n'entraient pas dans le soulier; le tout en grossier drap de laine, comme le reste de l'habillement. »



LE FLON

Dédié aux Lausannois.

LES strophes que voici ne sont pas de forme absolument impeccable, mais elles sont tout de même assez gentilles. Et puis, c'est de chez nous. Vivons de notre vie !

Bien des vers ont déjà célébré la montagne,
Le lac aux flots d'azur, sans rides, sans sillons,
Les fleurs, les papillons qui peuplent la campagne.
Nul ne s'est souvenu du Flon.

Mais non, on rit de lui, au mépris on l'expose,
Sauf quelque agriculteur qui remplit son fenil
Du foin que fait pousser l'eau de ce nouveau Nil
Dans la plaine où Davel repose.

O Flon ! sois généreux ; à ces ingrats pardonne ;
Continue à jaillir pur et frais de ce bois,
Où l'on entend le soir la feuille qui frissonne,
Le cri de la biche aux abois.

Là, modeste et caché sous un rideau de branches,
Ton onde réfléchit de grands bouquets d'iris,
Chèvre-feuille et jasmin, renoncules et lys,
Muguet, anémones, pervenches.

Sur tes humides bords, étalant leurs racines,
Se dressent vers le ciel de grands et noirs sapins,
Et des chênes ombreux, des mélèzes, des pins,
Où s'enlacent lierre et glycines.

Tu vois les amoureux cherchant la solitude,
Se parlant du regard, fuyant les longs discours,
Et délicatement tu vas, poursuis ton cours,
Ne troublant pas leur quiétude.

Mais pourquoi quittes-tu cette fraîche verdure
Pour entrer sous la voûte où, cruelle rigueur !
Le Conseil communal rend ta course plus dure
Et dure aussi rend ton odeur ?

Pourquoi, dans ces bas lieux, épouses-tu la Louve ?
Et pourquoi dans ton sein reçois-tu nos égouts,
Paraissant t'inspirer de ces infâmes goûts
Que partout, hélas ! on retrouve ?

Pourquoi ?... C'est le secret de ta triste naissance !
L'homme à sa volonté se plait à te plier :
A quoi sert de gémir, combattre, supplier,
Un mur t'impose obéissance !

A cela, beaux moqueurs, hé ! que répondrez-vous ?...
Si le Flon est impur, s'il choque l'œil, le nez,
La faute en est à qui ?... Franchement, répondez :
A toi, à moi, à lui, à tous !

Dès lors, si l'on te dit : ta couleur est commune,
O Flon ! coulant toujours sous la voûte des cieus,
Réponds aux insulteurs, d'un ton haut, dédaigneux :
Adressez-vous à la commune !

Niche.

Question indiscrette. — M. le pasteur fait une tournée dans sa paroisse. Il rencontre une gentille petite fille dans une famille.

— Tu aimes bien le bon Dieu !
— Oh ! oui, m'sieur le pasteur.
— Eh ! bien, que fais-tu le soir, avant de t'endormir ?

—
— Oui, avant de te coucher, qu'est-ce que tu fais, tous les soirs ?

— Eh ! bien, je fais pi..., dit la fillette en baissant les yeux.

Sous la pluie. — Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il porte.

— Pourquoi ?
— Il est si rare que ce soit le sien !

LA PSYCHOLOGIE

DU NOUVEAU DÉCORÉ

N'en jetez plus ! Il en pleuvait, ma parole. Pas une boutonnière qui n'eût son petit bout de ruban rouge ou violet ou vert. Tout l'arc-en-ciel allait y passer. Pour être républicain on n'en est pas moins homme, que diable ! Un petit ruban, ça fait toujours bien dans le paysage. Et puis, quand même il y eut ces temps derniers excès de prodigalité, tout le monde n'en a pas; les « décorés » peuvent encore se compter. Ah ! mais qu'ils profitent; pour peu que la distribution recommence, le meilleur moyen de se distinguer sera une boutonnière vierge de tout ruban.

Nous pensons faire plaisir à tous les nouveaux décorés en reproduisant la spirituelle page que voici, de Monselet.

LE jour de la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur est classé dans la série des *plus beaux jours de la vie*.

C'est le premier degré — et le plus difficile à atteindre — dans la voie des « honneurs ».

Le reste va tout seul.

A de rares exceptions près, le nouveau décoré peut donc être considéré comme un homme parfaitement heureux.

* * *

Après avoir constaté sa nomination au *Journal Officiel*, le nouveau décoré n'a rien de plus pressé que d'envoyer chercher une petite boîte de rubans rouges.

Mais il est rare que sa domestique s'acquitte avec intelligence de cette mission. Il décide donc qu'il s'en chargera lui-même.

En conséquence, il se dirige vers les galeries du Palais-Royal, il entre, le front levé, dans un de ces magasins étincelants où, sur des coussins de velours, s'étalent des plaques de pierreries, des crachats de diamants, des croix de toutes les dimensions, — éblouissants spécimens de tous les ordres de la terre.

Que de fois ne s'était-il pas arrêté en contemplation devant ces vitrines incandescentes ! Avec quels regards d'envie n'avait-il pas plongé dans ce pélemêle féérique.

Aujourd'hui, le voilà qui, comme Ruy Blas « marche vivant dans son rêve étoilé ».

— Madame, dit-il en écoutant sa propre voix avec ravissement, voulez-vous me montrer des rubans de la Légion d'honneur ?

— Volontiers, Monsieur, lui répond la marchande, qui lui semble belle comme un astre.

Et elle vide devant lui tout un assortiment.

— Voici des nœuds à deux pointes, à trois pointes, dit-elle, en voici de gracieux, de sévères, de négligés, de chiffonnés, de tortillés... en voici de larges... et de presque imperceptibles.

Si le nouveau décoré n'écoutait que son goût, il choisirait le plus large, mais il n'ose.

La marchande ajoute, de son chant de sirène :

— Nous en avons d'autres, en imitation de corail, à l'usage des gens économes... on les nettoie avec une petite brosse... et ils durent toute la vie... Toute la vie !

* * *

Le nouveau décoré est long à faire son choix, pourtant il s'arrête à une douzaine de rubans variés.

— C'est trois francs soixante centimes, lui dit la marchande.

Et il estime que c'est pour rien. Trente centimes le bout de ruban. Et il paye avec enthousiasme.

Puis, solennellement, il s'en plante un sur le revers gauche de son habit.

Pas sur le revers droit, cela ne compterait pas.

* * *

La première sortie du nouveau décoré ne s'acquitte pas sans une certaine émotion. Il affecte un air indifférent qui ne trompe personne, malgré lui, ses regards s'en vont chercher sa boutonnière, ce qui le fait affreusement loucher.

Il ne peut résister au désir de se regarder dans toutes les glaces qu'il trouve sur son chemin.

Il sourit de sa faiblesse, car il faut admettre, n'est-ce pas ? que le nouveau décoré est un homme intelligent, mieux que cela, un homme d'esprit.